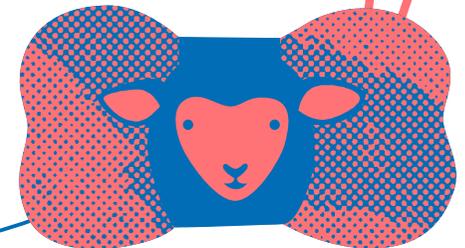




L'INCROYABLE HISTOIRE DU MOUTON QUI SAUVA UNE ÉCOLE

Tricotée par
Thomas Gerbeaux
et Pauline Kerleroux



À nos filleuls
À Jeanne



L'ÎLE AUX MOUTONS

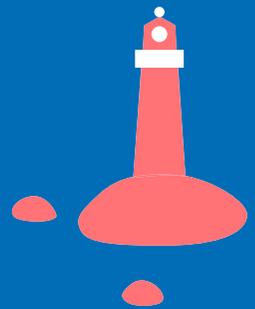
47°N 4°O

ÉTANG
DES DISPARUS

MOUTONVILLE

POINTE DES
CORSAIRES

PLAGE DES
NAUFRAGÉS



Cette histoire est vraie,
les journaux en ont parlé.

Le jour où le ministre décida qu'il y avait trop de classes.

Le puissant ministre de l'Éducation nationale ne trouvait jamais de position confortable. Il n'était pas grand, pourtant il se cognait tout le temps. Il n'était pas maigre, pourtant il avait toujours froid. C'était comme ça. Été comme hiver, le ministre avait froid.

Il portait des vêtements hors de prix, parce qu'il pensait qu'un ministre devait porter des habits de ministre. Mais il ne trouvait jamais de vêtements à sa taille. Et quand il enfilait une nouvelle chemise ou un nouveau pantalon, il disait toujours la même chose, « ça gratte ». Le ministre n'était pas seulement maladroit et frileux ; il avait aussi la peau fragile.

Quand il ne se cognait pas, qu'il ne tremblait pas, qu'il ne se grattait pas, le ministre s'occupait en toussant, en râlant,



en trébuchant ou en grognant. Personne ne l'avait jamais vu sourire.

Le ministre allongea le bras vers le gros téléphone posé au bout de son immense bureau et appuya sur un bouton. Une sorte de craquement sortit du haut-parleur.

— Allô ? dit le ministre. Mademoiselle Malbert ? Allô ? Allô ?

Il n'y eut aucune réponse.

— Vous m'entendez, mademoiselle Malbert ? Allez-vous répondre, oui ou non ?

Le haut-parleur diffusa un bip et la voix claire d'une jeune femme dit :

— Bonjour, monsieur le ministre, quel plaisir de vous entendre.

— Les conseillers. Dans mon bureau. Tous. Maintenant. Bonjour, répondit le ministre.

Il n'était jamais à l'aise lorsque les gens étaient trop aimables, et mademoiselle Malbert était une personne délicieuse.

Parce qu'il n'y avait plus beaucoup d'argent dans les caisses du ministère de l'Éducation, le ministre avait décidé que chaque classe devrait désormais compter au minimum

trente élèves. C'est pour leur annoncer cette idée brillante qu'il avait réuni tous les conseillers.

— Que fera-t-on des classes de moins de trente élèves ? demanda l'un des conseillers.

— Elles fermeront ! répondit le ministre, en faisant claquer son stylo-plume contre le bois de la table.

Puis il se leva et quitta la salle en marmonnant.

— On ferme tout et on fait des économies. Les élèves changeront de classe, c'est pas la mer à boire.



Sur l'île aux Moutons aussi, on préparait la rentrée. Cela n'était pas très compliqué. L'école ~~n'était pas très grande~~ était minuscule et n'avait qu'une seule classe où tous les élèves, grands et petits, apprenaient ensemble. C'était souvent comme ça sur les petites îles et l'île aux Moutons était une petite île. Plus précisément, une île de plus en plus petite. Les uns après les autres, les habitants étaient partis travailler sur la Terre Ferme. Il ne restait plus que deux familles de pêcheurs et une poignée de fermiers, tous éleveurs de moutons. On racontait qu'il y avait davantage de moutons que d'êtres humains sur l'île, et c'était vrai.

Les seuls commerces encore ouverts étaient la boulangerie, le café et le magasin de pêche. En plus des lignes, hameçons et cordages, le magasin de pêche vendait des souvenirs et des vêtements de marin. Il y avait aussi la maîtresse et le « vétérinaire », que l'on appelait ainsi depuis que le vétérinaire avait été élu maire du seul village de l'île, Moutonville.

— Pousse pas, gros bousier, tu vas me faire tomber !

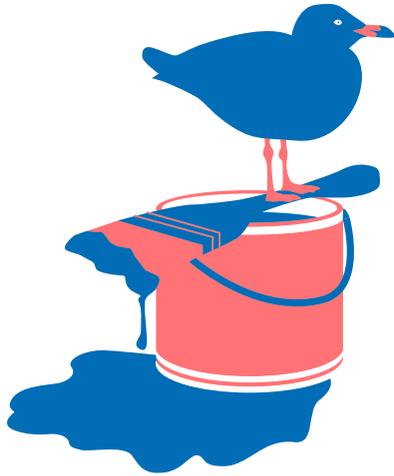
— Maaaman y a un caillou dans ma chaussure.

— C'est quoi la différence entre un coq et un poulet ?

— C'est quand qu'on mange ?

Les enfants de l'île remontaient en troupeau la petite rue qui reliait le port à la place de Moutonville. Ils portaient de grands sacs en plastique. Tôt le matin, ils avaient pris le bateau en direction de la Terre Ferme. Comme tous les ans à la fin des vacances, une sortie avait été organisée pour acheter les livres et fournitures scolaires que mademoiselle Badaoet, la maîtresse, avait inscrits sur la liste des fournitures.

Avant de devenir maîtresse de l'école de Moutonville, mademoiselle Badaoet y avait été élève, du CP au CM2.



Certains disaient qu'elle avait redoublé le CM1 mais ce n'était pas vrai, elle avait toujours très bien travaillé.

Perchée sur un escabeau, mademoiselle Badaoet était occupée à repeindre les fenêtres de la classe lorsque les enfants passèrent devant l'école.

— Bonjour, les enfants.

— À lundi, maîtresse !

Si l'été était délicieusement doux, l'hiver pouvait être rude sur l'île aux Moutons. Le vent, la pluie, les embruns abîmaient tout. Alors tous les ans, avant la rentrée, la maîtresse repeignait la petite école de Moutonville.

LUNDI

Le jour où Bouche-Cousue ferma l'école de Moutonville.

Chaque premier jour d'école, l'inspectrice d'académie prenait le bateau et se rendait à Moutonville pour assister à la rentrée. Rien ne l'obligeait à visiter l'île le jour même de la rentrée mais elle était tenue d'inspecter chaque classe du département au moins une fois par an. Or l'inspectrice avait le mal de mer. En voyageant début septembre, elle était assurée de ne pas avoir à affronter de tempête.

Tous les élèves étaient alignés, deux par deux, dans le jardin de l'école. Les plus grands attendaient patiemment, en regardant la mer, juste en contrebas, ou en mettant un doigt dans leur nez – parce que c'est rigolo, hein ? Les plus petits, un peu inquiets, faisaient des signes aux mamans restées derrière le portail.

— Bonjour à tous et bienvenue à Martin et Hermine, nos nouveaux CP ! dit la maîtresse.

— Bonjour-mademoiselle-Badaoet-et-bonjour-Martin-et-Hermine-nos-nouveaux-CP ! répondirent les enfants.

— Mademoiselle, y a Peyo qui fait que me tirer la langue, dit une petite fille. La maîtresse fit semblant de ne pas entendre et ouvrit en grand la double porte qui menait à la classe.

Une fois en classe, les élèves allèrent s'asseoir à leur place. Le premier rang était réservé aux deux CP et aux quatre élèves de CE1. Les CE2 étaient assis juste derrière. Les grands du CM étaient tout au fond de la classe.

— Nous allons faire l'appel, dit la maîtresse. Levez le doigt lorsque vous entendez votre nom.

L'un après l'autre, les élèves levèrent la main. L'inspectrice, qui était une petite femme stricte, toujours habillée de gris, prit place au fond de la classe et enfila une paire de grosses lunettes dont les branches en plastique avaient depuis longtemps jauni. Chaque fois qu'un élève répondait présent, ses lèvres bougeaient en silence.

— Très bien, continua mademoiselle Badaoet, une fois l'appel terminé, nous allons pouvoir commencer.

— Un instant, dit l'inspectrice, où est le trentième élève ?



Depuis plus d'une heure, la maîtresse, l'inspectrice et le vétérinaire étaient enfermés dans l'unique bureau de la mairie, dont la porte donnait sur la salle des mariages.

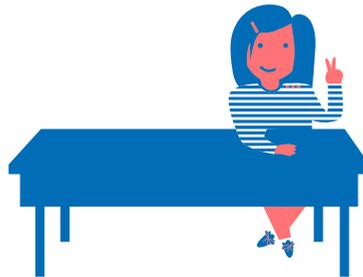
— Mais enfin, répétait le vétérinaire, c'est ridicule. Vous n'allez pas fermer l'école parce que notre classe n'a que vingt-neuf élèves !

— Cette loi est faite pour les grandes écoles, qui ont plusieurs classes, pas pour nous, ajouta la maîtresse.

L'inspectrice ne voulut rien entendre. Elle sortit de son cartable en cuir noir une lettre envoyée par le ministère de l'Éducation. Une phrase avait été surlignée au feutre orange fluo : **Toute classe doit compter trente élèves ou plus.**

— C'est comme ça. Il ne vous reste plus qu'à envoyer vos enfants en pensionnat. Il y en a de très bons sur le continent. Je vous enverrai les adresses.

— Et moi, qu'est-ce que je vais devenir ? demanda la maîtresse en tremblant.



— Rassurez-vous mademoiselle Badaoet, répondit l’inspectrice, le ministère vous trouvera un poste. C’est la chance de votre vie, vous allez enfin pouvoir quitter votre île !

Mademoiselle Badaoet resta sans voix. Elle n’avait aucune envie de quitter son île.

— Maintenant, continua l’inspectrice, je vous prie de m’excuser. Le bateau part dans dix minutes.

Rassemblés dans la salle des mariages, les enfants attendaient en silence le retour de leur maîtresse. L’inspectrice sortit en premier.

— Au revoir madame, dit un petit garçon. À l’année prochaine !

L’inspectrice s’arrêta, regarda les enfants et quitta la pièce sans un mot.

— Pourquoi qu’elle répond pas, cette bouche-cousue ? demanda un garçon du CM2.

L’expression fit rire les élèves pour qui, désormais, l’inspectrice s’appellerait Bouche-Cousue.

Lorsque le vétérinaire et la maîtresse sortirent du bureau, ils avaient l’air un peu tristes. La maîtresse fit signe aux enfants de se lever et ils retournèrent à l’école en se tenant la main, deux par deux.

La classe se déroula normalement mais, le soir, tous les habitants de l’île se réunirent à la mairie, où les avaient appelés la maîtresse et le vétérinaire. Ce dernier se tenait debout face à l’assemblée. Tout maire qu’il était, il n’avait jamais été très à l’aise lorsqu’il devait parler en public.

— Ce matin, dit-il, l’inspectrice nous a rendu visite, comme à chaque rentrée. Elle a compté les enfants et a décidé de... disons... eh bien de fermer l’école. Voilà.

— C’est absurde, dit une maman. Il n’y a pas de raison.

— Elle est très bien notre école, ajouta un papa.

Le vétérinaire montra aux familles la photocopie qu’avait apportée Bouche-Cousue.

— D’après cette nouvelle loi, dit-il, les classes doivent avoir au minimum trente élèves. En-dessous, elles ferment et les enfants changent de classe ou d’école.

— Mais nous, on est une île, on n’a qu’une seule école ! Il n’y a qu’à appeler le ministère, ils comprendront, dit un papa.

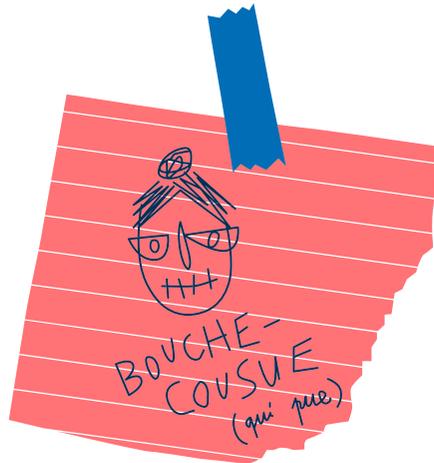
— C’est ce que j’ai fait, répondit le vétérinaire, mais ils n’ont rien voulu entendre. Île ou pas île, pour eux c’est pareil.

— Oooh, firent les habitants, déçus.

— Mais attendez, poursuivit le maire. J’ai obtenu un rendez-vous au bureau du ministre. Je vais à Paris, demain !

— Aaah, firent les habitants, rassurés.

Tout le monde sur l'île savait que le maire était un bon maire et qu'il ferait tout pour sauver l'école. Sa propre fille y était inscrite. Il l'élevait seul depuis qu'une méchante vague avait emporté son épouse et il n'imaginait pas vivre loin de son unique enfant.



MARDI

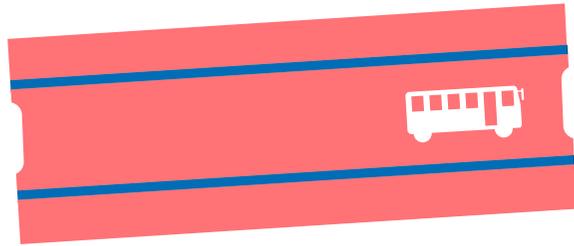
Le jour où le vétérinaire retra de Paris avec une mauvaise nouvelle.

Le lendemain, le vétérinaire quitta l'île de très bonne heure. Pour rejoindre Paris, il fallait d'abord prendre le ferry-boat, le bateau qui faisait la liaison avec la Terre Ferme, puis l'autocar jusqu'à la gare la plus proche et enfin le train, jusqu'à la capitale. C'était un long voyage et le vétérinaire avait prévu de faire l'aller-retour dans la journée.

Sur l'île aux Moutons, comme tous les mardis, les enfants allèrent à l'école, les pêcheurs pêchèrent et les moutons broutèrent. Mais en fin d'après-midi, une petite foule se forma sur le port de Moutonville.

— Il ne va pas tarder, son train arrivait à 17h43, dit quelqu'un.

— Qu'est-ce que tu en sais ? répondit un autre habitant. Il est peut-être en retard. Les trains sont toujours en retard.



— Le voilà, dit la petite Jeanne, le voilà !

La fille du vétérinaire venait d'apercevoir le bateau, qui pourtant n'était qu'un point sur l'horizon. Le navire franchissait l'une après l'autre les vagues qui le séparaient de l'île. Jeanne avait du mal à tenir la laisse de son chien Jean-Pierre, qui exprimait en gémissant l'impatience de retrouver son maître.

— Quelqu'un a des jumelles ?

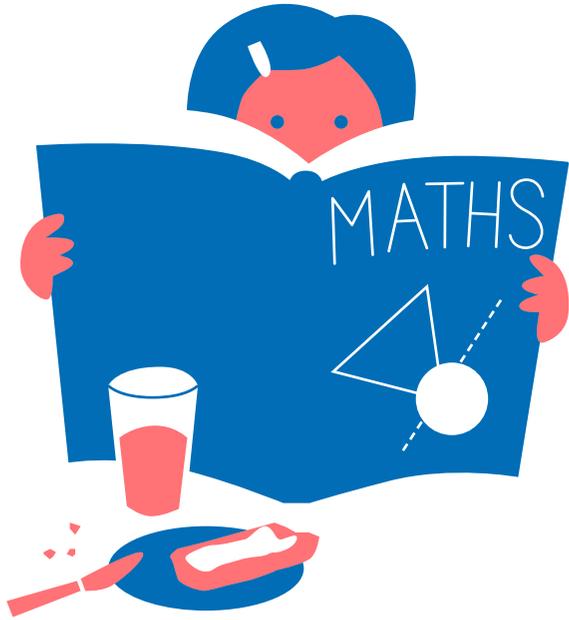
— Oui, moi !

— Alors, tu le vois ? Il a l'air content ?

— Non, je ne le vois pas, il doit être dans la cabine.

À mesure que le bateau s'approchait du port, l'excitation montait. Tous voulaient entendre la bonne nouvelle. Ils étaient certains que leur maire avait trouvé les mots pour convaincre le ministre de garder ouverte l'école de Moutonville. Mais quand enfin le bateau toucha le quai, que le vétérinaire sortit de la cabine et leva les yeux vers le petit groupe, les habitants comprirent que le rendez-vous avec le ministre n'avait servi à rien.

L'école allait fermer.



Ce soir-là, Jeanne fit ses devoirs sur la table du jardin. C'était encore l'été, les soirées étaient douces et le soleil se couchait tard. Le chien Jean-Pierre dormait sur le pas de la porte, sans s'occuper du mouton qui broutait l'herbe du jardin.

Ce mouton, qu'on appelait Vincent, avait toujours eu un faible pour Jeanne et le vétérinaire. Il franchissait si souvent les vieilles planches qui faisaient office de clôture,

entre leur maison et la ferme d'à côté, qu'il faisait presque partie de la famille. Comme un second chien.

Vincent s'approcha de Jeanne et posa sa grosse tête sur les genoux de la petite fille.

— Pousse-toi Vincent, dit Jeanne, tu m'embêtes.

— Mèêêê, répondit le mouton en frottant son museau sur le ventre de Jeanne.

— Mais t'as qu'à les faire toi, mes devoirs !

— Mèêêê, répondit Vincent.

— Mais quoi ?

— Mèêêê.

— Y a pas de mais ! Si tu travaillais un peu au lieu de passer tes journées à brouter, tu pourrais m'aider à faire mes devoirs.

Puis Jeanne se tourna vers son père, qui était occupé à remplir une grille de mots croisés.

— Papa, tu crois que Vincent pourrait venir à l'école avec moi demain ?

— Pourquoi pas, poupée, répondit le vétérinaire. Pourquoi pas...